

LA  
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LANURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Le costume au théâtre (XVII<sup>e</sup> siècle).



## SOMMAIRE.

VARIÉTÉS : Le costume au théâtre; Le travail des enfants des pauvres à la campagne. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu (suite). — RÉCITS HISTORIQUES : Oberkampf; Le déluge; Circonspection et sang-froid.

## VARIÉTÉS.

## LE COSTUME AU THÉÂTRE.

Le Théâtre-Français, ou, comme on l'appelle aussi, la Comédie-Française, est exclusivement consacré à la tragédie et à la comédie.

Cette scène a été illustrée par des auteurs du plus rare mérite; c'est à son répertoire qu'appartiennent les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, de Molière, les tragédies de Voltaire, les comédies de Regnard et les pièces d'une foule d'auteurs justement célèbres.

La composition de la troupe a été presque toujours excellente. Sous Louis XIV, il y eut pendant quelque temps deux troupes, celle de l'hôtel de Bourgogne, et celle que dirigeait Molière. Après la mort de ce grand homme, elles furent réunies en une seule.

Alors le costume des acteurs dans la comédie était celui que l'on portait habituellement à la ville et à la cour; dans la tragédie, il se rapprochait beaucoup du costume de cour; les grands personnages de l'antiquité étaient habillés presque comme on l'était au palais de Versailles, toutefois avec quelques modifications, comme on peut le voir par les deux gravures de la page précédente.

Sous Louis XV et sous Louis XVI, la troupe était admirablement composée et l'exécution était parfaite. On introduisit des changements considérables dans le costume; on se rapprocha de la vérité historique; les Grecs et les Romains parurent sur la scène habillés tels qu'ils l'étaient réellement, les Grecs avec la chlamyde, les Romains avec la toge; et, quant aux personnages du moyen âge, comme le Cid, on leur donna le costume de leur temps.

Aujourd'hui, la vérité du costume est exigée sur tous les théâtres; mais cette vérité n'exclut pas complètement la fantaisie; on modifie quelquefois le vrai costume pour obtenir un meilleur effet.

La Comédie-Française, installée depuis le commencement de ce siècle dans une des dépendances du Palais-Royal, est généralement composée aujourd'hui, comme autrefois, d'acteurs et d'actrices d'un grand talent.

LE TRAVAIL DES ENFANTS DES PAUVRES  
A LA CAMPAGNE.

Si les enfants, à la ville, sont une charge pour les pauvres ouvriers, il n'en est pas de même dans les communes rurales.

C'est là que véritablement les nombreuses familles sont bénies du ciel.

A la campagne, les enfants, devenus grands, seront pour leur père une richesse; dès un âge tendre, ils allègent les dépenses qu'il fait pour eux et les rendent presque insensibles. Une nourriture qui, à la ville, serait ou trop peu abondante ou trop grossière, leur suffit; car l'homme ne se nourrit pas seulement d'aliments, il se nourrit d'air, et l'air pur et fortifiant qu'ils

respirent compense ce qui peut manquer en qualité et en quantité à leurs aliments.

Et puis, que de ressources ils procurent au ménage! Voyez ce que fait chacun d'eux: l'un va sur les chemins suivre les traces des bestiaux et rapporte l'engrais qui doit rendre le jardin productif; un autre conduit la vache ou la chèvre par une corde le long du chemin, où elle broute l'herbe rare et succulente de la berge; un autre, dès l'âge de neuf ans, va garder les bestiaux d'un voisin chez qui il gagne, pendant toute la belle saison, outre la nourriture, cinq ou six francs par mois, et, en outre, si l'on est content de lui, une paire de bons souliers, une belle blouse neuve. Ou bien, faisant fièrement claquer son fouet, il accompagne les bœufs à la charrue et mène boire les chevaux. C'est cet autre qui a répandu tout le fumier dans les champs de la ferme voisine; il aide à sarcler les blés, les avoines, les pommes de terre, et arrache les mauvaises herbes, tantôt avec ses petites mains, tantôt à l'aide d'un sarcloir. En été, il s'arme d'un râteau aussi grand que lui et va aider les faneuses; en vendange, il a, comme tout le monde, une bonne nourriture, du raisin à discrétion, et une pièce de cinquante centimes par jour. On l'emmène à la forêt à l'époque des coupes affouagères; il casse les branchages, et ramasse les menus bois dont ses parents font des fagots; un peu plus grand, il grimpe sur les peupliers, et là, balancé par les vents dans la nue, il coupera intrépidement les branches. C'est merveille, dans un village, que de voir tous ces enfants se disperser à l'ouvrage comme des abeilles; dans un beau jour, vous n'en trouverez pas un seul au logis. Et aucun de ces travaux ne les fatigue ni ne les surcharge, parce que tous sont proportionnés à leur âge et à leur force; plus ils grandissent, plus l'aisance de la famille s'accroît. T.H.B.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## FRANÇOIS LE BOSSU.

La faiblesse avait insensiblement augmenté, au point qu'il se soutenait difficilement sur ses jambes. Mais le médecin n'en concevait aucune inquiétude et attendait une guérison complète au retour du printemps. Peu de jours après sa première communion, il fut pris d'un nouveau vomissement de sang. M. de Nancé s'empressa d'écrire à M. et à Mme de Sibrant, en ne dissimulant pas sa vive inquiétude.

Le vomissement de sang ne put être complètement arrêté, et, plusieurs fois dans la matinée, il reprit avec violence. La faiblesse de Maurice augmentait d'heure en heure. Dans l'après-midi, il demanda François et Christine.

« François, bon et généreux François, dit-il, je ne veux pas mourir sans te demander une dernière fois pardon de ma méchanceté passée. Ne pleure pas, François; écoute-moi, car je me sens bien faible. Quand je ne serai plus, prie pour moi, demande au bon Dieu de me pardonner; aime-moi mort comme tu m'as aimé vivant; ton amitié a été ma consolation dans mes peines; elle a sauvé mon âme en me ramenant à Dieu. Que Dieu te bénisse, mon François, et qu'il te rende le bien que tu m'as fait!

« Et toi, Christine, ma bonne et chère Christine, qui



m'as aimé comme un frère, comme un ami; ta tendresse, tes soins ont fait le bonheur des derniers mois de ma triste et pénible existence. Que Dieu te récompense de ta bonté, de ta charité, de ta tendresse! Que Dieu te bénisse avec François! Puisses-tu ne jamais le quitter pour votre bonheur à tous deux et celui de votre excellent père.... Oh! monsieur de Nancé, mon père en Dieu, mon sauveur, je vous aime, je vous remercie; ma reconnaissance est si grande, que je ne puis l'exprimer comme je le voudrais. Que Dieu.... »

Un nouveau vomissement de sang interrompit Maurice. François et Christine, à genoux près de son lit, pleuraient amèrement; M. de Nancé était vivement ému. Maurice revint à lui; il demanda M. le curé, que M. de Nancé avait déjà envoyé prévenir et qui entra. Maurice reçut une dernière fois l'absolution et la sainte communion; il demanda instamment l'extrême-onction, qui lui fut administrée.

Depuis ce moment, un grand calme succéda à l'agitation et à la fièvre; il pria M. de Nancé, dans le cas où ses parents arriveraient trop tard, de leur faire ses tendres adieux et de leur exprimer ses vifs regrets de n'avoir pu les embrasser avant de mourir.

« Dites-leur aussi que j'ai été bien heureux chez vous, que je les bénis et les remercie de m'avoir permis de venir mourir près de vous. Dites-leur qu'ils aiment François et Christine pour l'amour de moi. Dites-leur que je meurs en les aimant, en les bénissant; que je meurs sans regret et en bon chrétien. Adieu.... adieu.... à maman.... »

Il baisa le crucifix qu'il tenait sur sa poitrine, et il ne dit plus rien. Ses yeux se fermèrent, sa respiration se ralentit, et il rendit son âme à Dieu avec le sourire du chrétien mourant.

M. de Nancé avait fait éloigner ses enfants avec Isabelle, pour leur éviter l'impression de ces derniers moments; lui-même ferma les yeux du pauvre Maurice, et resta près de lui à prier pour le repos de son âme.

Le lendemain de grand matin, M. et Mme de Sibran, inquiets et tremblants, entraient précipitamment chez M. de Nancé. Il leur apprit, avec tous les ménagements possibles, la triste et douce fin de leur fils. Le désespoir des parents fut effrayant. Ils se reprochaient de n'avoir pas deviné le danger, de l'avoir abandonné le dernier mois de son existence, de l'avoir laissé mourir dans une famille étrangère.

Ils demandèrent à voir le corps inanimé de leur fils, et là, à genoux près de ce lit de mort, ils demandèrent pardon à Maurice de leur aveuglement.

« Mon fils! mon cher fils! s'écria la mère, si j'avais eu le moindre soupçon de la gravité de ton état, je ne t'aurais jamais quitté. Plutôt perdre toute ma fortune et la dernière bénédiction de mon père, que le dernier soupir de mon fils! »

Ils restèrent longtemps près de Maurice sans qu'on pût les en arracher. M. de Nancé se rendit près d'eux et parvint à leur rendre un peu de calme en leur parlant de la douceur, de la résignation de Maurice, de sa tendresse pour eux, des efforts qu'il avait faits pour dissimuler ses souffrances, dans la crainte de les inquiéter et de les chagriner. Il leur parla de sa piété, des sentiments profondément religieux qui lui avaient tant fait désirer sa première communion. Isabelle les rassura sur les soins qu'il avait reçus, sur la tendresse que

lui avaient témoignée M. de Nancé, François et Christine; elle leur redit toutes ses paroles, toutes ses recommandations, et enfin elle leur représenta si vivement la triste vie qu'il était destiné à mener, et ses propres terreurs devant les misères et les humiliations qu'il pressentait, qu'ils finirent par comprendre que sa fin prématurée était un bienfait de Dieu qui l'avait pris en pitié.

Ils voulurent voir, remercier et embrasser François et Christine, et ils pleurèrent avec eux près du corps de Maurice.

Les jours suivants, M. de Nancé éloigna le plus possible ses enfants de ces scènes de deuil. Paolo contribua beaucoup à distraire François et Christine de l'impression douloureuse qu'ils avaient ressentie.

« Que voulez-vous, mes sers enfants? Le pauvre signor Maurice est mort comme ze mourrai, comme vous mourrez, comme le signor de Nancé mourra, un jour. Voulez-vous qu'il vive avec ses zambes crossues? Ce n'est pas zuste, ça, pouisque'il était horrible. Pourquoi voulez-vous qu'il vive horrible? Ce n'est pas zen-til, ça. Pouisque'il est heureux avec le bon Zésu et les petits anzes, pourquoi voulez-vous qu'il reste à Nancé ou à Sibran, à zémir, à crier : « Mon Dieu, faites que ze meure! »

CHRISTINE. C'est égal, Paolo, ça me fait de la peine qu'il ne soit plus là....

PAOLO. Ça n'est pas zouste. Pourquoi voulez-vous une si grande fatigue pour la signora Isabella, et pour votre ser papa qui se relevait la nuit pour voir ce pauvre garçon? Et moi donc, qui vous voyais tous misérables et qui avais les leçons toutes déranzées? « Pas de mousique auzourd'hui, Paolo; Maurice me demande de rester. Pas de zéographie, Paolo. Maurice veut zouer aux cartes; il s'ennouie. » Vous croyez que c'est zouste, ça, que c'est agréable, de voir mes pauvres élèves ainsi déranzés? Et pouis.... et pouis.... tant d'autres sozes que ze ne veux pas dire.

CHRISTINE. Quoi donc, Paolo? Dites, qu'est-ce que c'est? Mon cher Paolo, dites-les-nous.

PAOLO. Eh bien! ze vous dirai que ce pauvre signor Maurice vous empêçait de vous promener, de zouer, de courir, de causer, et que vous étiez si bons, si zen-tils pour lui.... écoutez bien ce que dit Paolo!... non pas parce que vous aviez de l'amour pour ce garçon, mais parce que.... vous aviez de l'amour pour le bon Dieu, et que vous êtes les deux, bons, sarmants et saritables. Est-ce vrai ce que ze dis?

FRANÇOIS. Chut! Paolo. Pour l'amour de Dieu, ne dites pas ça; ne le dites à personne.

PAOLO, content. Eh! eh! on pourrait bien le dire à signor de Nancé.

FRANÇOIS. A personne, personne! Je vous en prie je vous en supplie, mon bon Paolo.

PAOLO, hésitant. Moi.... ze veux bien.... mais....

CHRISTINE. Le jurez-vous? Jurez, mon cher Paolo.

— Ze le zoure! » dit Paolo en étendant le bras.

A force de raisonnements pareils, Paolo finit par les distraire. M. de Nancé était obligé de fréquentes absences pour les obsèques du pauvre Maurice et pour venir en aide aux malheureux parents. Aussitôt après l'enterrement, M. et Mme de Sibran retournèrent à Paris, où ils avaient leur fils Adolphe et toute leur famille.

A Nancé, on reprit la vie habituelle, tranquille, oc-



cupée, uniforme et heureuse. Pourtant, la mort du pauvre Maurice attrista pendant longtemps leurs soirées d'hiver.

Séparation. Désespoir.

L'été suivant ramena M. et Mme des Ormes, et la bande joyeuse et dissipée que M. de Nancé continua à éviter. Leurs relations avec Christine ne furent ni plus

tendres ni plus fréquentes. Ils semblaient avoir entièrement abandonné Christine à M. de Nancé. Cette position bizarre dura quelques années encore; Christine arriva à l'âge de seize ans et François à vingt.

Christine était devenue une charmante jeune personne, sans être pourtant jolie; grande, élancée, gracieuse et élégante, ses grands yeux bleus, son teint



Il demanda M. le curé. (Page 163, col. 1.)

frais, ses beaux cheveux blonds, de belles dents, une physionomie ouverte, gaie, intelligente et aimable, faisaient toute sa beauté; son nez un peu gros, sa bouche un peu grande, ses lèvres un peu fortes, ne permettaient pas de la qualifier de belle ni de jolie, mais tout le monde la trouvait charmante; elle paraissait telle, surtout aux yeux de ses trois amis dévoués, M. de Nancé, François et Paolo. Son caractère et son esprit avaient tout le charme de sa personne; l'infirmité de François, qui leur faisait éviter les nouvelles relations et fuir les réunions élégantes du voisinage, avait donné à Christine les mêmes goûts sérieux et le même éloignement pour ce qu'on appelle *plaisirs*, dans le monde. M. de Nancé les menait quelquefois chez Mme de Guibert et chez Mme de Sibran, mais jamais quand il y avait du monde. Une fois, il les avait forcés à aller à une petite soirée de feu d'artifice et d'illumination chez Mme de Guibert; mais Christine avait tant souffert de l'abandon dans lequel on laissait François, des regards moqueurs qu'on lui jetait, des ricanements dont il avait été l'objet, qu'elle demanda instamment à M. de Nancé de ne plus l'obliger à subir ces corvées.

« Comme tu voudras, ma fille. Je croyais t'amuser;

c'est François qui m'a demandé de te procurer quelques distractions.

— François est bien bon et je l'en remercie, mon père. Mais je n'ai pas besoin de distractions; je vis si heureuse près de vous et près de lui, que tout ce qui change cette vie douce et tranquille, m'ennuie et m'attriste.

M. DE NANCÉ. J'ai en effet remarqué hier que tu étais triste, mon enfant, et que tu ne prenais plaisir à rien; toi, toujours si gaie, si animée, tu ne parlais pas, tu souriais à peine.

CHRISTINE. Comment pouvais-je être gaie et m'amuser, mon père, pendant que François souffrait et que vous partagiez son malaise? Je n'entendais autour de moi que des propos méchants, je ne voyais que des visages moqueurs ou indifférents. Ici, c'est tout le contraire; les paroles sont amicales, les

visages expriment la bonté et l'amitié. Non, cher père, je voudrais ne jamais sortir d'ici.

M. de Nancé avait compris le tendre dévouement de sa fille; il n'insista pas et l'embrassa en lui rappelant que sa mère revenait le lendemain.

« Il faut que j'aille la voir, dit-il.

CHRISTINE. Faut-il que j'y aille avec vous, mon père?



Christine tomba défaillante dans les bras de la supérieure. (Page 166, col. 2.)



M. DE NANCÉ. Non, mon enfant; tu sais qu'elle défend tes visites au château.

— Je n'en suis pas fâchée, dit Christine en souriant; je resterai avec François. »

M. de Nancé alla voir M. et Mme des Ormes; il leur représenta qu'il était obligé de mener son fils dans le Midi pour sa santé et pour d'autres raisons; qu'il était impossible qu'il emmenât Christine avec lui, et que, malgré le vif chagrin que leur causerait à tous cette séparation, il la jugeait absolument nécessaire.

MME DES ORMES. Je ne peux pas la reprendre, monsieur de Nancé; que ferais-je d'une grande fille comme Christine? Je ne saurais pas m'en occuper, la diriger; elle courrait risque d'être fort mal élevée.

M. DE NANCÉ. Ce ne serait pas impossible, madame, si vous ne vous en occupez pas; mais il faut pourtant que vous preniez un parti quelconque, car enfin, Christine a seize ans et elle est votre fille.

MME DES ORMES. Elle est bien plus à vous qu'à nous. Christine n'a jamais eu de cœur, et c'est ce qui m'en a détachée. D'abord, et avant tout, je ne veux pas d'elle chez moi; ma maison n'est pas montée pour cela, et mon genre de vie ne lui conviendra pas.

M. DE NANCÉ. Alors, madame, me permettrez-vous un conseil dans notre intérêt à tous?

MME DES ORMES. Oui, oui, donnez vite.

M. DE NANCÉ. Mettez-la au couvent pour deux ou trois ans.

MME DES ORMES. Parfait! admirable! Mais pas à Paris! Je ne veux absolument pas l'avoir à Paris.

M. DE NANCÉ. Le couvent des dames Sainte-Clotilde, qui est à Argentan, est excellent, madame.

MME DES ORMES. Très-bien. C'est arrangé; n'est-ce pas, monsieur des Ormes? Vous donnez, comme moi, pleins pouvoirs à M. de Nancé? »

M. des Ormes, plus que jamais sous le joug de sa femme, consentit à tout ce qu'elle voulut, et M. de Nancé rentra chez lui le cœur plein de tristesse, pour annoncer à ses enfants la fatale nouvelle de leur séparation.

Au retour de sa visite, M. de Nancé fit venir François et Christine.

« Qu'avez-vous, mon père? dit Christine en entrant; vous êtes pâle et vous semblez triste et agité.

— Je le suis en effet, mes enfants, car j'ai une pénible nouvelle à vous annoncer. »

M. de Nancé se tut, passa sa main sur son front, et, voyant la frayeur qu'exprimait la physionomie de François et de Christine, il les prit dans ses bras, les embrassa, et, les regardant avec tristesse :

« Mes enfants, mes pauvres enfants, notre bonne et heureuse vie est finie; il faut nous séparer.... Ma Christine, tu vas nous quitter.

CHRISTINE, avec effroi. Vous quitter?... Vous quitter? Vous, mon père? toi, mon frère? Oh! non.... non.... jamais!

M. DE NANCÉ. Il le faut pourtant, ma fille chérie; ta mère te met au couvent, parce que moi je suis obligé de mener François finir ses études dans le Midi, et je ne puis t'y emmener avec moi.

— Ma mère me met au couvent! Ma mère m'enlève mon père, mon frère, mon bonheur! s'écria Christine en tombant à genoux devant M. de Nancé. Oh! mon père! vous qui m'avez sauvée tant de fois, sauvez-moi encore; gardez-moi avec vous! »

François releva précipitamment Christine, la serra contre son cœur, et mêla ses larmes aux siennes. M. de Nancé tomba dans un fauteuil et cacha son visage dans ses mains. Tous trois pleuraient.

« Mon père, dit Christine en se mettant à genoux près de lui et en passant un bras autour de son cou, pendant que de l'autre main elle tenait celle de François; mon père, votre chagrin, vos larmes, les premières que je vous aie jamais vu répandre, me disent assez qu'une volonté plus forte que la vôtre dispose de mon existence et me voue au malheur. J'obéirai, mon père; je ne serai plus heureuse que par le souvenir; je penserai à vous,

à votre tendresse, à votre bonté, à mon cher, mon bon François; je vous aimerai tant que je vivrai, de toute mon âme, de toutes les forces de mon cœur. J'ai été, grâce à vous, à vous deux, heureuse pendant huit ans. Si je ne dois plus vous revoir, j'espère que le bon Dieu aura pitié de moi, qu'il ne me laissera pas longtemps dans ce monde. François, mon frère, mon ami, n'oublie pas ta Christine, qui eût été si heureuse de consacrer sa vie à ton bonheur. »

François ne répondit que par ses larmes aux tendres paroles de Christine.

« Comment pourrai-je vivre sans toi, ma Christine? lui dit-il enfin en la regardant avec une tristesse profonde.



G. LAPLANTE.

Le désespoir des parents fut affreux. (Page 163, col. 1.)



CHRISTINE. La vie n'a qu'un temps, cher François. »  
Et, se penchant à son oreille, elle lui dit bien bas :  
« Ayons du courage pour notre pauvre père, qui souffre pour nous plus que pour lui-même. »  
François lui serra la main et fit un signe de tête qui disait oui.

« Mon père, dit Christine en baisant les mains et les joues inondées de larmes de M. de Nancé; mon père, le bon Dieu viendra à notre secours; il nous réunira peut-être. Qui sait si cette séparation n'est pas pour notre bonheur à venir? »

M. de Nancé releva vivement la tête.

« Que Dieu t'entende, ma chère fille bien-aimée! Qu'il nous réunisse un jour pour ne jamais nous quitter! »

Le courage de Christine excita celui de François; quand M. de Nancé vit ses enfants plus calmes, son propre chagrin devint moins amer. Il entra dans quelques détails sur leur existence future, encore animée par l'espoir de la réunion.

CHRISTINE. Quand j'aurai vingt et un ans, mon père, je pourrai disposer de moi-même; je viendrai alors chercher un refuge près de vous, et nous jouirons d'autant mieux de notre bonheur, que nous en aurons été privés pendant.... cinq ans!

— Cinq ans! s'écria François. Oh! Christine, serons-nous réellement cinq ans séparés?

M. DE NANCÉ. Qui sait ce qui peut arriver, mon ami? Peut-être nous retrouverons-nous bien plus tôt.

CHRISTINE. Vous m'écrirez bien souvent, n'est-ce pas, mon père? n'est-ce pas, François?

FRANÇOIS. Tous les jours! Un jour mon père, et moi l'autre.

CHRISTINE. Et moi de même, si on me le permet à ce couvent; on y est peut-être très-sévère.

M. DE NANCÉ. Non, ma fille; la supérieure est une ancienne amie de ma femme; elle est excellente et te donnera toute la liberté possible; c'est pour cette raison que j'ai indiqué ce couvent à ta mère, de peur qu'elle ne te plaçât dans quelque maison inconnue et éloignée. Ici, du moins, tu auras ta tante de Cémiane qui revient à la fin de l'année, après une absence de six ans.

CHRISTINE. Oui, mon père. Gabrielle m'a écrit que ma tante était tout à fait remise depuis les deux ans qu'elle a passés à Madère. Et vous, mon père, vous serez bien loin avec François?

M. DE NANCÉ. Dans le Midi, chère enfant, près de Toulouse, où François finira ses études. Nous reviendrons dans deux ans avec le bon Paolo que j'emmène.

CHRISTINE. Bon Paolo! Lui aussi! Plus personne!

M. DE NANCÉ. Isabelle seule te restera, ma fille; et nos cœurs seront toujours près de toi.

Les journées passèrent vite et tristement. Paolo partageait le chagrin de Christine; il cherchait à relever son courage.

PAOLO. Cère signorina! prenez couraze! Vous serez heureuse; c'est moi, Paolo, qui le dis.

CHRISTINE. Heureuse! Sans eux? c'est impossible!

PAOLO. Avec eux! Qué diable! deux ans sont bien vite passés!... Deux ans, ze vous dis. »

Christine secoua la tête.

PAOLO. Vous remuez votre tête comme une cloche; et moi ze vous dis que ze sais ce que ze dis; et que, dans deux ans, vous ferez des cris de joie : « Vive Paolo! »

Christine ne put s'empêcher de sourire.

CHRISTINE. Je crierai : Vive Paolo! quand vous aurez obtenu de ma mère la permission pour moi de revenir près de mon père et de François.

PAOLO. Eh! eh! ze ne dis pas non! Ze ne dis pas non!

Cet espoir et l'air d'assurance de Paolo tranquillisa un peu Christine, mais ce ne fut pas pour longtemps; les préparatifs du départ, qui se faisaient autour d'elle, et auxquels elle eut le courage de prendre part, la replongeaient sans cesse dans des accès de désespoir. A mesure qu'approchait l'heure de la séparation, ce père et ces enfants, si tendrement unis, semblaient redoubler encore d'affection et de dévouement.

Le jour du départ de Christine, les adieux furent déchirants. M. de Nancé voulut la mener lui-même au couvent, mais François restait au château avec Paolo. M. de Nancé fut obligé d'arracher la malheureuse Christine d'auprès de François pour la porter dans la voiture. M. de Nancé soutint sa fille presque inanimée. La tête appuyée sur l'épaule de son père, Christine sanglota longtemps. La désolation de M. de Nancé lui fit retrouver le courage qu'elle avait momentanément perdu, et quand ils arrivèrent au couvent, Christine parlait avec assez de calme de leur correspondance et de l'avenir auquel elle ne voulait pas renoncer, quelque éloigné qu'il lui apparût.

La supérieure était une femme distinguée et excellente. Mise au courant de la position de Christine par M. de Nancé, qui lui avait raconté ce que nous savons et même ce que nous ne savons pas, elle reçut Christine avec une tendresse toute maternelle, et quand il fallut dire un dernier adieu à son père chéri, Christine tomba défaillante dans les bras de la supérieure.

Quand M. de Nancé fut de retour, il trouva François et Paolo pâles et silencieux. François se jeta dans les bras de son père, qui le tint longtemps embrassé.

M. DE NANCÉ. Partons, partons vite, mon cher enfant. Ce château sans Christine m'est odieux.

FRANÇOIS. Oh! oui, mon père! Il me fait l'effet d'un tombeau! le tombeau de notre bonheur à tous.

Les chevaux étaient mis, les malles étaient chargées. Les domestiques étaient d'une tristesse mortelle; personne ne put prononcer une parole. M. de Nancé, François et Paolo leur serrèrent la main à tous. Paolo, en montant en voiture, s'écria :

« Dans deux ans, mes amis! Dans deux ans ze vous ramènerai vos bons maîtres, et vous serez tous bien zoyeux! Vous allez voir! En route, cocer! Et marcez vite. »

La voiture roula, s'éloigna et disparut. La tristesse et la désolation régnèrent à Nancé comme au cœur des maîtres. Le voyage se fit et s'acheva rapidement; mais ni l'aspect d'un pays nouveau, ni les agréments d'une habitation charmante, ni les distractions d'un nouvel établissement ne purent dissiper la morne tristesse de François et de M. de Nancé. Paolo réussit pourtant quelquefois à les faire sourire en leur parlant de Christine, en racontant des traits de son enfance. Tous les jours arrivait une lettre de Christine, et tous les jours il en partait une pour elle. Peu de temps après leur arrivée dans les environs de Toulouse, un espoir fondé vint ranimer le cœur et l'esprit de François et de son père; chaque jour augmentait leur sécurité; quelle était cette espérance? Nous ne la connaissons pas encore, mais



nous pensons qu'une indiscretion de Paolo ou la suite des événements nous la révélera un jour. L'attitude de Paolo est triomphante ; son langage est mystérieux comme ses allures. M. de Nancé paraît heureux ; il ne s'attriste plus en nommant Christine, pour laquelle il éprouve une tendresse de plus en plus vive. Mais il ne lui échappe aucune parole qui puisse expliquer le changement qui se fait en lui. François aussi cause plus gaîment ; il ne parle que de Christine et d'un heureux avenir. Leur correspondance continue active et affectueuse. Paolo même écrit et reçoit des lettres. Les mois se passent, les années de même ; enfin, après deux années de séjour à Pau, un jour, après avoir reçu une lettre de Christine et de Mme de Cémiane, et en avoir longuement causé avec son père, François lui dit :

« Mon père, pouvons-nous parler à Christine aujourd'hui ? Je suis si malheureux loin d'elle ! »

— Oui, mon ami, nous le pouvons. Paolo vient tout juste de me dire qu'il m'y autorisait et qu'il répondait de toi sur sa tête. »

François serra vivement la main de son père et le quitta en disant :

« Mon père, écrivez et faites des vœux pour moi ; j'ai peur. »

— Je suis fort tranquille, moi, mon ami ; comment pouvons-nous douter de ce cœur si rempli de tendresse ? »

M. de Nancé n'était pourtant pas aussi calme qu'il le disait ; quand François fut parti, il se promena longtemps avec agitation dans sa chambre et relut plusieurs fois la lettre de Christine. Puis il se mit à écrire lui-même. Pendant qu'il est ainsi occupé, nous allons savoir ce qu'avait fait et pensé Christine pendant ces deux longues années.

COMTESSE DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

## RÉCITS HISTORIQUES.

### OBERKAMPF.

A l'âge de dix-huit ans, Oberkampf (né en 1738, à Weissbach, près d'Anspack, Bavière, mort en 1815), fils d'un pauvre teinturier établi en Suisse, vint à Paris, seul, à pied, ne sachant pas un mot de français, et n'étant muni d'aucune sorte de recommandation.

L'industrie des toiles peintes, en France, était alors dans l'enfance ; elle n'existait, pour ainsi dire, que de nom. Après avoir travaillé deux ans dans un établissement, à Paris, en qualité de graveur et de coloriste, Oberkampf, sans autres ressources que les petites économies qu'il avait faites pendant ces deux années, conçut le hardi projet de créer en France une manufacture de toiles peintes, qui pût rivaliser avec celles de l'étranger : il s'établit dans la vallée de Jouy, traversée par la petite rivière de Bièvre, entre Paris et Versailles, vallée alors marécageuse et presque déserte.

C'est là qu'une simple chaumière devint le berceau d'une grande industrie qui devait surpasser les plus célèbres établissements de la Grande-Bretagne, et affranchir notre patrie du tribut qu'elle payait à l'étranger.

Pour mettre en œuvre deux procédés nouveaux qu'il avait découverts, l'impression à la planche et l'impres-

sion au rouleau, il lui fallait plusieurs artistes, un dessinateur, un graveur, un imprimeur et un teinturier. Oberkampf était seul : seul il se chargea du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture, sans avoir d'autre atelier que sa chambre, qui contenait à peine un lit et une chaise.

Les premiers essais réussirent. On s'empressa d'acheter les produits élégants de son travail. Laborieux, économe, il donna chaque jour à son établissement une extension nouvelle : d'immenses bâtiments s'élevèrent, les marais d'alentour furent desséchés, la contrée entière assainie, et quinze cents ouvriers trouvèrent leur subsistance dans cette vallée naguère inféconde et malsaine.

L'infatigable Oberkampf, sans être ébloui de sa prospérité, ne songeait qu'à soutenir et à mériter sa renommée par de nouveaux progrès. Telle était, dans sa fabrique, la perfection des dessins et des couleurs, que des négociants anglais venaient acheter à Jouy des toiles peintes pour les revendre chez eux comme marchandises des Indes. Oberkampf eut des imitateurs. En peu de temps on vit s'élever trois cents établissements, émules du sien, où vingt mille ouvriers furent assurés de leur subsistance.

La Révolution faillit ruiner la manufacture de Jouy ; mais Oberkampf, grâce à son crédit, à son infatigable activité et à la confiance publique, eut bientôt mis ordre à ses affaires et réparé toutes ses pertes.

Dix ans avant sa mort, il fonda la filature de coton d'Essone, et enleva ainsi aux Anglais le privilège de filer et de tisser le coton par des moyens ingénieux et économiques qui diminuaient considérablement les frais de main-d'œuvre. Cette seconde création eut le succès de la première, et cette branche importante d'industrie fut un accroissement de la fortune publique.

Au milieu de ces utiles travaux, Oberkampf reçut les plus honorables encouragements. Napoléon voulut le faire sénateur : il refusa. Pour le forcer à accepter une marque de son estime, il détacha de sa propre boutonnière la croix de la Légion d'honneur, et la lui remit en disant :

« Personne n'en est plus digne. »

Napoléon se plaisait à aller dans son établissement causer avec lui. Il disait un jour :

« Vous et moi nous faisons une bonne guerre aux Anglais : vous par votre industrie, moi par mes armes. »

Puis il ajouta, comme par une prévision de l'avenir :

« C'est encore vous qui faites la meilleure. »

La bonté d'Oberkampf égalait la justesse et l'étendue de son esprit. Dès que sa fortune le lui permit, il songea à faire du bien, et il commença par ceux qui l'avaient obligé. En arrivant à Paris, il avait été bien accueilli par le concierge du ministère des finances, brave homme qui l'avait aidé de sa modeste protection. Oberkampf, aux jours de sa prospérité, le combla de bienfaits. Il fit une pension à une pauvre femme qui lui préparait, au faubourg Saint-Marceau, son petit dîner à huit sous par jour, et qui lui avait montré de l'affection.

Lorsque, dans la Révolution, il s'était vu tout près de sa ruine, il n'avait pas voulu renvoyer ses ouvriers. Jamais il ne cessa de visiter régulièrement ses manufactures. Il adressait à tous ses ouvriers des paroles bienveillantes ; il aidait ceux qui étaient dans le besoin. S'ils tombaient malades, il les faisait soigner à ses frais,



et continuait de leur payer leurs journées, comme s'ils eussent continué leur travail. Il accueillait dans ses fabriques tous les enfants orphelins du voisinage, il les élevait jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de se rendre utiles; ils étaient pour lui comme des enfants d'adoption.

T. H. B.

### LE DELUGE.

Seize siècles et demi seulement s'étaient écoulés depuis la création du monde, et déjà le genre humain avait oublié son Créateur, et, ne s'inquiétant plus de sa loi, s'abandonnait sans frein à tous les vices.

Dieu résolut d'exterminer cette génération perverse; Noé seul alors était juste et trouva grâce devant ses yeux. Une arche, que le Seigneur lui-même lui avait ordonné de construire, le reçut ainsi que sa famille. Alors Dieu envoya un déluge; toutes les sources du

grand abîme furent ouvertes, les cataractes du ciel se précipitèrent sur la terre, la pluie tomba pendant quarante jours et quarante nuits.

Les vastes plaines de la terre, inondées par les eaux, n'offrirent plus de carrière aux agiles coursiers, et celles de la mer en fureur cessèrent d'être navigables aux vaisseaux.

En vain l'homme crut trouver une retraite dans les hautes montagnes; mille torrents s'écoulaient de leurs flancs, et mêlaient le bruit confus de leurs eaux aux gémissements des vents et aux roulements des tonnerres. Les noirs orages se rassemblaient autour de leurs sommets, et répandaient une nuit affreuse au milieu du jour.

En vain l'homme chercha dans les cieux le lieu où devait reparaître l'aurore; il n'aperçut autour de l'horizon que de longues files de nuages redoublés; de pâles éclairs sillonnaient leurs sombres et innombrables ba-



Le déluge.

taillons; et l'astre du jour, voilé par leurs ténébreuses clartés, jetait à peine assez de lumière pour laisser entrevoir dans le firmament son disque sanglant parcourant de nouvelles constellations.

Au désordre des cieux, l'homme désespéra du salut de la terre. Ne pouvant trouver en lui-même la dernière consolation de la vertu, celle de périr sans être coupable, il chercha au moins à finir ses derniers moments dans le sein de l'amitié. Mais, dans ce siècle criminel, où les sentiments naturels étaient éteints, l'ami repoussa son ami, la mère son enfant, l'époux son épouse.

Tout fut englouti dans les eaux.

Durant cent cinquante jours, elles couvrirent toute la face de la terre; tout périt.

L'arche seule, doucement portée sur les eaux, échappa, avec ce qu'elle contenait, à cet immense et universel désastre.

X.

### CIRCONSPENSION ET SANG-FROID.

Les soldats de Gonzalve de Cordoue, fameux général espagnol, ne recevant pas leur solde, se mutinèrent. Il employa pour les apaiser la patience et la douceur, et usa d'une prudence admirable pour empêcher que la mutinerie ne dégénérât en révolte. L'un d'eux, plus emporté que les autres, tourna contre lui la pointe de sa hallebarde. Gonzalve, en prenant cette menace au sérieux, pouvait provoquer l'exaspération des mutins, et, par suite, celle des soldats demeurés fidèles, et le sang aurait infailliblement coulé. Il saisit le bras du soldat, et prenant un air riant, comme si ce n'eût été qu'un jeu :

« Prends garde, camarade, dit-il; en voulant badiner avec cette arme, tu pourrais me blesser. »

Ainsi sa prudence empêcha la sédition d'éclater : sa fermeté fit le reste.

X.